

— Don Luis ! ici ! oh ! s'écria le général avec stupeur.

— Oui, moi qui vous demande réparation des insultes que vous avez fait subir à ma femme ; votre conduite a été celle d'un goujat et d'un misérable !

— Señor ! s'écria-t-il en portant la main à son épée ; mais se remettant aussitôt, allons donc, dit-il, est-ce qu'on se bat avec des gens de votre espèce ?

En ce moment une seconde décharge éclata, suivie d'un feu roulant de revolvers.

— Ah ! misérable assassin ! tu m'as tordu un guet-apens ! s'écria le général avec rage.

Il ne savait pas ce qu'il disait.

— Arrière ! lui dit don Luis, en le rejetant au milieu du salon.

— Mille demonios ! s'écria-t-il en dégainant son épée, moura donc puisque tu le veux.

Et il porta une botte désespérée à don Luis, mais il choqua l'épée de son adversaire et la sienne sauta en l'air.

Don Luis posa le pied dessus, et l'ajustant avec un revolver :

— Un mot, un geste et je te tus comme un chien ! dit-il d'une voix rude.

Le général gringa des dents, mais il ne broncha pas.

En ce moment la porte s'ouvrit et don Fabian parut.

— Eh bien ? demanda don Luis.

— Tous ces drôles sont morts, sauf deux ; un qui s'est sauvé aux premiers coups de feu, et un autre tombé grièvement blessé dans les taillis et que l'on cherche ; en est en train d'acrocher les quatre autres aux arbres. Que faites-vous donc de ce misérable ?

— Celui-là m'appartient, dans quelques minutes il sera mort ; suivez-moi, ajouta-t-il en s'adressant au général.

Celui-ci obéit.

Ils sortirent de la maison et descendirent sur la pelouse.

— Fabian, appelez les domestiques ; ceci n'est pas un duel, mais le jugement de Dieu ; ils doivent y assister ; quant à vous, chère Mercedes, pardonnez-moi de vous avoir imposé cette scène ignoble, je ne pouvais pas supposer un seul instant qu'un homme, se prétendant de bonne race, fût capable de pousser si loin l'infamie et de tomber si bas ; allez, je vous prie, trouver la personne que vous savez et amenez-la.

— Je vous obéis, Luis, car je vous aime, mais souvenez-vous que seul le sang de cet homme versé jusqu'à la dernière goutte suffira à peine pour laver ses outrages !

— Allez, Mercedes, allez ma bien-aimée, cet homme mourra !

En ce moment les domestiques amenés par don Fabian arrivèrent.

— Regardez tous, dit don Luis, et soyez témoins.

Il jeta l'épée du général à ses pieds.

— A nous deux, señor, lui dit-il.

Le général hésita.

Don Luis le frappa du plat de la sienne au visage.

— A nous deux ! s'écria-t-il.

Un sillon sanglant apparut sur le visage du général, il poussa un cri de hyène, se baissa, ramassa l'épée et se mit en garde.

Mais tout à coup l'épée s'échappa de ses mains et il recula épouvanté ! en s'écriant avec effarement :

— Elle ! elle ici !

Dona Angela venait d'apparaître sous le portillo, conduite par dona Mercedes.

— Ah ! fit don Luis en ricanant, vous ne vous attendiez pas à cette rencontre, n'est-ce pas ?

Le général était en proie à une émotion étrange, tout son corps vibrait sous la tension extrême de ses nerfs.

Don Luis, sans lâcher son épée, croisa les bras sur sa poitrine, et avec un accent terrible :

— Il me plaît de vous apprendre maintenant, dit-il d'une voix stridente, que je ne suis pas mort comme vous l'avez cru si longtemps ; que je me nomme don Pedro Perez Sandoval de Luna y Montiel ; que cette jeune fille dona Angela, est ma sœur, et que vous, vous êtes un infâme et un misérable ; que vous avez fait enlever ma sœur, que vous vouliez séduire ; que vous avez essayé d'enlever ma femme ; que vous n'avez ni foi, ni honneur ; que je tiens enfin ma vengeance et que je vais vous tuer, non comme un chien qui est un noble animal, mais comme une bête puante ; en garde et défendez-vous, si vous ne voulez pas que je vous passe mon épée à travers le corps.

— Il vit ! murmura le général comme un homme que sa raison abandonne, il vit ! comment le tuerai-je ?

Il était livide, ses traits étaient convulsés, son corps tressailait sous des chocs nerveux ; il ramassa son épée et se mit en garde ; par un effort de volonté surhumaine il devint aussitôt froid et calme en apparence.

Dona Mercedes et dona Angela s'étaient placées à droite et à gauche de don Luis, fixant leurs regards ardents sur leur ennemi, qui, quoi qu'il fit, ne pouvait en supporter l'éclat.

— J'assiste mon mari dans ce duel, dit dona Mercedes.

— J'assiste mon frère, dit dona Angela, Dieu jugera.

Les épées se croisèrent.

Mais le général, si habile qu'il fût, d'ailleurs aux armes, n'avait plus ce calme indispensable, cette sûreté de regard, cette vigueur du poignet qui seuls donnent la victoire.

À la seconde passe, l'épée de don Luis lui traversa l'épaule de part en part.

— Pour ma sœur ! dit don Luis d'une voix sombre.

Le général tressaillit, mais il resta muet.

Il attaqua par un coupé sous les armes.

Don Luis para et lui traversa la cuisse.

— Pour ma femme ! dit-il.

Et redoublant aussitôt, avant que le général affaibli par ses deux blessures eut le temps de reprendre la garde :

— Pour moi ! dit-il d'une voix vibrante.

Son épée toute entière disparut jusqu'à la garde dans la poitrine de son ennemi et ressortit par derrière.

Le général battit l'air de ses bras, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, il voulut parler, un flot de sang monta à ses lèvres.

Il ne restait debout que parce qu'il était soutenu par l'épée de don Luis.

— Justice est faite, dit le jeune homme.

Il retira son épée, le général tomba comme une masse la face sur le gazon et ne remua plus.

— Il est mort ! dit don Fabian ; maintenant songeons à notre sûreté.

— Oh ! c'est horrible ! murmura dona Angela.

— Non, répondit dona Mercedes avec ressentiment, c'est bien beau !

Une heure plus tard, tout ce que le Rancho renfermait de précieux, était chargé sur des voitures, des mules et des chevaux, et le Rincon était abandonné par ses habitants qui allaient se réfugier à la hacienda de Santa Lucia.

Au moment où le dernier peon disparaissait à l'angle de la route, la tête d'Oregano apparut à la crête du mur d'enceinte.